



Driss Aroussi, Yassine Balbzioui, Yasmina Ben Ari, Badr El Hammami, Mohammed Laouli, Katharina Schmidt, Katrin Ströbel

SO FAR

Vernissage le jeudi 5 mars de 18h à 21h30
Exposition du 5 mars au 20 juin 2026
du mercredi au samedi de 14h à 18h
entrée libre - accueil de groupes sur rendez-vous

Vidéochroniques

1 place de Lorette - 13002 Marseille

Tél : 09 60 44 25 58 - www.videochroniques.org - info@videochroniques.org



VILLE DE
MARSEILLE

RÉGION
SUD
PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR



PRÉFET
DE LA RÉGION
PROVENCE-ALPES-
CÔTE D'AZUR

Liberté
Égalité
Fraternité



DÉPARTEMENT
BOUCHES
DU RHÔNE



SO FAR

So Far est une exposition collective regroupant sept artistes. Son titre revêt délibérément différentes significations et ouvre des questionnements variés. So Far peut être traduit par Jusqu'ici / Aussi loin que / Et maintenant... Il laisse planer le doute, pose une question en mouvement, souligne le lien entre le passé et le futur. Il peut s'agir d'une pause pour constater, se retourner et se demander : et maintenant, on fait quoi ? On ira où ? Et comment ? Ces sept artistes travaillent divers médiums qui s'enrichissent et se complètent dans l'espace d'exposition. On y découvre de la peinture, des films, des vidéos, des photos, des dessins, des installations. Dans une perspective décoloniale, certain*es travaillent les archives, le rapport à la mémoire, d'autres figent des fragments du quotidien, imaginent un futur commun en reprenant les oublis du passé.

L'instabilité, la disparition, le démembrement, un passé qui se répète, un présent qu'on ne sait plus dire. Le désordre par endroit, des mains de Fatima qui nous protègent et une nuée d'oiseaux qui nous emportent ensemble, vers un avenir inconnu.

SO FAR

So Far est une expression intraduisible ; elle exprime autant « jusqu'ici » que « sans garantie ». Son acronyme, « SF », renvoie, pour la philosophe des sciences Donna Haraway, au féminisme spéculatif, aux faits scientifiques, aux fabulations spéculatives, ou encore aux jeux de ficelles [*String Figures*]. « Raconter des histoires et rapporter des faits, configurer des mondes et des temps possibles – des mondes matériels-sémiotiques disparus, actuels et encore à venir –, voilà ce que signifie SF. » « SF » formule autant de méthodes destinées à changer de point de vue, à ouvrir d'autres chemins, à tramer des conséquences dans les eaux troubles et les bauges réconfortantes, en vue de « penser avec une foule de compagnons¹ », sans promesse de résultat, mais toujours intriqué*es les un*es aux autres.

Dans cette exposition, cette foule de compagnons comprend une vingtaine d'araignées domestiques, très certainement une communauté de blattes du panier, des taggeurs anonymes, une chanteuse de Zâr, un indépendantiste exilé, un oncle surnommé Sisyphe, une tortue mystérieusement disparue, quatre complices (l'équipe de Vidéochroniques et moi-même) et sept ami*es artistes. Ces derniers ont formé une association en 2020, *L'atelier des passeurs*, afin de composer, couper, attacher, frayer des pistes ensemble, nouer des fils, feutrer des pensées. Certain*es partagent un atelier juste au dessus de votre tête, d'autres une vie de famille, toutes se connaissent depuis longtemps et ont en commun une pensée transfrontalière², *far away*, déployée de part et d'autre de la méditerranée, entre le Maroc, l'Égypte, la France (plus particulièrement Marseille, où iels vivent) et l'Allemagne.

Ces interrelations dessinent un enchevêtrement temporel figuré par un intérêt pour les blancs de l'histoire et les continuités coloniales des empires européens. Les artistes prélèvent des signes sur les murs des villes ou au pied des monuments, captent les cris de la révolution, cherchent dans les archives nationales et familiales les preuves de vies oubliées, projettent sur l'avenir les reflets d'un objet brillant non identifié ou l'image créée par une *camera obscura*, scrutant le passé des peuples colonisés et leur condition dans le présent. C'est également sous le prisme d'un rapport magique à l'art que l'on peut nouer les trajectoires des compagnons réunis ici. L'aquarelle se dépose sur un linceul comme un vœu prophylactique, les mains de Fatma repoussent le mauvais œil, image et magie s'assument comme anagrammes aux sons des cliquetis d'un appareil analogique. Si les rituels sont photographiés dans l'obscurité, c'est la lumière qui en permet l'apparition. Celle-ci traverse les fenêtres de l'exposition habitées de couleurs, miroite dans un sequin, se projette sans pellicule pour créer un mirage, traverse la tour d'un borj et se renverse. Ensemble, les complices de cette exposition s'activent à écrire d'autres histoires, complexes, « où abondent pareillement la vie et la mort, les fins (les génocides même) et les commencements³ ».

Sophie Lapalu

1. Donna Haraway, « Une pensée tentaculaire, Anthropocène, Capitalocène, Chthulucène », *Vivre avec le trouble*, Les éditions des mondes à faire, 2020, p. 59

2. Walter Mignolo, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique », *Mouvements* n° 73, 2013

3. Donna Haraway, « Jeux de ficelles entre espèces compagnes », op. cit., p. 21

Driss Aroussi

Le film *Borj el mechkouk* («La tour fissurée») de Driss Aroussi se déroule dans la région d'Errachidia au Maroc. Un homme est envoyé par son village inspecter les khattaras, ces galeries souterraines qui captent l'eau des nappes phréatiques, permettant ainsi l'irrigation des cultures lors des périodes de sécheresse.

Pistes pédagogiques

Les enjeux écologiques du récit de *Borj el mechkouk* pourront être abordés dans le cadre du thème « L'environnement, entre exploitation et protection : un enjeu planétaire » de l'enseignement d'histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques de terminale, mais également dans le cadre des enseignements de géographie de tout niveau.

Le phénomène de camera obscura visible à la fin du film pourra être explicité dans le cadre de l'enseignement en arts plastiques.

Le film dans son entièreté pourra être source de réflexion plastique pour les élèves, en particulier ceux du cycle 4. Il leur permettra d'appréhender le numérique comme technique, instrument, et matériau dans une intention artistique.



© Driss Aroussi, *Borj el mechkouk*, 2023, projection vidéo, 32"

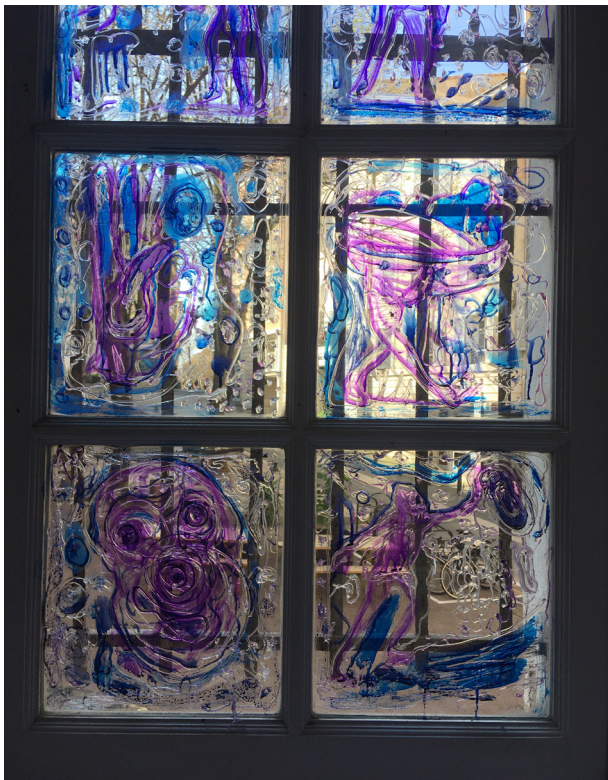
Yassine Balbzioui

L'univers de Yassine Balbzioui est souvent présenté comme un manifeste du chaos-monde. Ses peintures ont souvent l'élan d'œuvres théâtrales ou cinématographiques, au sein desquelles les personnages ne cessent de jouer. Il s'agit de laisser la place à des créatures fantastiques, à des symboliques dispersées, autant de formes nouvelles qui échappent aux ordres sociaux et systèmes de valeurs admis.

Pistes pédagogiques

Les différents supports et matériaux utilisés dans *Another Half Splash* (toiles, tissu, résine, silicone, verre) permettront d'aborder différents éléments du langage artistique et d'explorer des pratiques variées. Dans cette exposition, l'artiste expérimente les caractéristiques de l'eau. Il s'agit de retracer les transparences, les flottements, la dilution propres à cet élément. Il s'empare notamment de la technique du lavis, un procédé qui consiste à utiliser une seule couleur plus au moins diluée pour obtenir différentes nuances. L'utilisation de la résine renforce cet impact en créant des textures translucides presque sculpturales.

Ce sera aussi l'occasion de réfléchir à l'installation d'une œuvre, à sa relation avec son espace d'exposition et à la spécificité du travail in situ.



Yassine Balbzioui, *Another Half Splash*, 2026, silicone et peinture vitrail



Yassine Balbzioui, *Another Half Splash*, 2026, acrylique et résine sur toile

Yasmina Ben Ari

Le triptyque photographique de Yasmina Ben Ari présente le portrait d'une chanteuse de Zār lors de l'une de ses représentations publiques au Caire. Le Zār est une pratique réservée aux femmes qui leur permet de se libérer des maux par le chant.

La boucle sonore *Outloud* présente un enregistrement de la chanteuse de Zār photographiée, Madeha, superposé à des sons capturés lors des manifestations du Printemps arabe en 2011 au Caire.

Pistes pédagogiques

La dimension picturale du triptyque photographique de Yasmina Ben Ari, qui rappelle certains clairs-obscurs picturaux, pourra faire l'objet d'une présentation du procédé utilisé par l'artiste. La dimension géopolitique et historique de l'œuvre permettra également d'aborder des enjeux propres aux programmes d'histoire-géographie et d'histoire-géographie, géopolitique, sciences politiques.



Yasmina Ben Ari, ZĀR, 2026, extrait du triptyque photographique

Badr El Hammami

L'installation *À la recherche d'Abdelkrim* présente les recherches en cours de l'artiste sur le révolutionnaire rifain Abdelkrim al-Khattabi (1882-1963). Figure majeure de l'histoire anticoloniale du XXe siècle, Abdelkrim est principalement connu pour avoir dirigé la résistance rifaine face aux puissances coloniales espagnole et française au début des années 1920. Après la défaite de la République du Rif, il fut contraint à un long exil imposé par les autorités françaises, passant plus de vingt ans à La Réunion avant de rejoindre l'Égypte, où il vécut jusqu'à sa mort. Badr El Hammami propose ici une approche sensible et fragmentaire de la période réunionnaise de la vie d'Abdelkrim al-Khattabi, à travers des images, des matières et des dispositifs qui déplacent le regard et ouvrent de nouvelles manières d'aborder cette histoire.

En projetant de la lumière sur des bougies en train de fondre, le super 8 révèle le paradoxe d'une projection sur un paysage qui bientôt ne sera plus. La pensée de l'artiste s'appuie ici sur les images filmées de la guerre du Golfe (1990-1991), première guerre retranscrite en direct à la télévision : la nuit, les bombardements étaient les seules sources de lumière permettant d'éclairer le paysage urbain, mais au moment même où ils l'éclairaient, ils le détruisaient. Cette œuvre s'ancre dans une esthétique de la ruine où la destruction intègre le processus artistique.



Badr El Hammami, *À la recherche d'Abdelkrim*, 2022-2025, projecteur Super 8, bougies

Pistes pédagogiques

L'œuvre permet d'aborder des enjeux du programme d'histoire et géographie du cycle 4, en particulier l'axe « Conquêtes et sociétés coloniales ». La censure et l'oubli dont sont victimes la figure historique d'Abdelkrim al-Khattabi et la guerre du Rif constituent à la fois un enjeu de mémoire et de connaissance. L'œuvre de Badr El Hammami pourra donc être abordée dans le cadre des thèmes « Histoire et mémoires » et « L'enjeu de la connaissance » du programme d'histoire-géographie, géopolitique, sciences politiques de terminale.



Badr El Hammami, *À la recherche d'Abdelkrim*, 2022-2025, photographie

Mohammed Laouli

Le travail de Mohammed Laouli présenté dans l'exposition s'ancre dans une esthétique afrofuturiste. Ce concept pourra faire l'objet d'une présentation dans le cadre d'un enseignement en arts plastiques et en histoire de l'art.

Dans une perspective décoloniale et émancipatrice, l'œuvre *Nos mains toustes* détourne le symbole de protection de la main de Fatima pour en faire un objet nouveau, pluriel, qui protège non seulement les personnes mais aussi les récits.

L'installation *Fragments d'un astre* de Mohammed Laouli présente une photographie prise au Maroc, dans une kasbah habitée par un homme qui collectionne des objets trouvés dans la rue. Imprimée sur une grande bâche en plastique, la photographie et le film qui l'accompagne révèlent une esthétique du précaire et interrogent le statut de l'œuvre d'art.

Pistes pédagogiques

Se voulant protectrice des récits du futur, *Nos mains toustes* entre en dialogue avec les nombreuses œuvres présentées dans l'exposition qui proposent des récits souvent en lien avec des enjeux géopolitiques.

Fragments d'un astre fait notamment écho au programme d'arts plastiques du cycle 3, qui propose de sensibiliser les élèves aux matériaux utilisés dans la confection d'œuvres d'art, ainsi qu'à l'emploi, à la transformation et à l'évolution de ces matériaux.



Mohammed Laouli, *Fragments d'un astre*, 2026, tirage sur bâche



Mohammed Laouli,
Nos mains toustes, 2026,
adhésif et papier hologramme
découpés

Katharina Schmidt

Le travail de Katharina Schmidt dialogue souvent avec l'espace public, que celui-ci soit source de création ou destination finale de l'œuvre. L'artiste utilise ici, avec un même format, deux médiums différents : le dessin numérique et la peinture. Le premier révèle une série de *Graff* dont la réalisation commence par un prélèvement de tags dans l'espace public (à Marseille, Casablanca, ou Berlin). *Falter* permet d'expérimenter la perte de contrôle, le hasard, en créant des formes peintes à partir du pliage de la feuille en deux. Le résultat de ce processus rappelle les images du test de Rorschach, dans lesquelles chacun*e peut percevoir des formes différentes.

Pistes pédagogiques

L'œuvre *Falter* permet d'aborder une technique simple fondée sur la loi géométrique de la symétrie, ainsi que de réfléchir aux associations de couleurs et au médium de la peinture. La série *Graff* pourra faire l'objet d'une présentation de la technique numérique qu'a employée l'artiste, ainsi que de la technique du décalquage.



Katharina Schmidt, extraits de la série *Graff*, 2023, image numérique



Katharina Schmidt, *Falter*, 2025, acrylique sur papier

Katrin Ströbel

Le dessin constitue la pratique de prédilection de Katrin Ströbel. Selon l'artiste, il s'agit du médium le moins exclusif, qui, par sa modestie, constitue souvent une porte d'entrée moins intimidante dans le monde de l'art et de la création.

How to dance on ruins explore la question du poids que portent les femmes au quotidien, en particulier les mères, et l'équilibre qu'elles doivent trouver pour continuer à exercer leurs activités professionnelles et pour conserver un espace de liberté.

L'installation *How to (ghost and phantoms)* présente des dessins de corps fragmentés. Il s'agit de se demander comment représenter les corps marqués par la guerre tout en leur rendant une mobilité. L'accrochage ouvre ici la possibilité de manipuler ces membres fragiles, de faire avec eux, d'entreprendre une action collective malgré les blessures.

La peinture murale *So far*, représentant une envolée d'oiseaux, constitue à la fois un fond sur lequel la pensée peut s'élever, ainsi qu'une ouverture, un espace au sein duquel le mur devient poreux.

L'œuvre *Manifeste* interroge le statut du langage au sein de l'œuvre d'art et permet de se demander comment une pensée peut se traduire dans un vocabulaire à la fois verbal et visuel.

Manifeste renvoie aussi à l'impossibilité de trouver une correspondante parfaite entre ce que l'on perçoit visuellement et ce qui est retranscrit dans le langage.

Pistes pédagogiques

Les dessins et la peinture murale de l'artiste peuvent être prétexte à une réflexion sur la pratique du dessin et de la peinture murale.

L'œuvre *Tenir bon* permettra aux élèves d'envisager la technique du pochoir.

Manifeste pourra susciter une réflexion sur les liens entre écriture et art visuel, ainsi que sur le rôle du discours dans la confection et la compréhension des œuvres d'art. Elle pourra également faire l'objet d'une approche croisée entre littérature et arts plastiques, puisqu'il s'agit pour l'artiste de s'interroger sur ce que l'acte de traduire produit.



Katrin Ströbel, *Manifeste*, acrylique sur papier
How to (ghost and phantoms), 2025, installation, bois,



Katrin Ströbel, *How to dance on ruins*, 2025, ensemble de dessins découpés
How to (ghost and phantoms), 2025, installation, bois, graphite sur papier

Sophie Lapalu

Sophie Lapalu est critique d'art membre de l'AICA, curatrice, enseignante à l'École Supérieure d'Art d'Aix-en-Provence, docteure en esthétique et science de l'art. Elle développe des projets de recherche-crédation en dehors des cadres attendus ([embed], 2019-2022, sur un voilier, Le Festival de l'inattention, 2016-2019, dans l'espace public, Le laboratoire des hypothèses, sur des îles fictives), écrit régulièrement dans des revues et des catalogues d'exposition et a publié plusieurs ouvrages (Pour des écoles d'art féministes ! TOMBOLO Presses, Nevers, 2024, [embed] journal, around press, 2021, Street Works, New York, 1969, PUV, Saint-Denis, 2020...). Ses dernières recherches portent sur la façon dont les artistes participent à l'écriture de l'histoire coloniale ; elle aborde cela selon un point de vue situé, féministe et décolonial.



Sophie Lapalu

Quelques liens

Driss Aroussi

<http://www.drissaroussi.com/>

Yassine Balbzioui

<https://yassinebalbzioui.com/>

Yasmina Ben Ari

<https://www.yasminabenari.com/>

Badr El Hammami

<https://www.documentsdartistes.org/artistes/elhammami/repro.html>

Mohammed Laouli

<https://www.documentsdartistes.org/artistes/laouli/repro.html>

Katharina Schmidt

<https://www.katharinaschmidt.com/>

Katrin Strobel

<https://www.katrin-stroebel.de/>

VidéoChroniques est une association sans but lucratif créée en 1989, implantée à Marseille. Elle organise des expositions et des projections, accueille des artistes en résidence et dispose d'importantes ressources documentaires dans le domaine de la vidéo d'artistes et plus largement dans celui de l'art contemporain. Elle travaille avec un réseau local, national et international de partenaires : associations, festivals, distributeurs, diffuseurs, galeries, lieux d'exposition institutionnels, écoles d'art, etc.

L'association avait initialement pour vocation de promouvoir les divers usages d'un médium spécifique – la vidéo – encore émergent à l'époque de sa création, dans le contexte de l'art et de la culture. À partir de la fin des années quatre-vingt-dix, sous l'impulsion d'une partie de ses membres et d'une nouvelle direction, l'objet éditorial de la structure s'est ancré plus explicitement dans le champ de l'art contemporain. Depuis 2008 elle dispose d'un espace de monstration de 400m² dans le quartier historique du Panier qui a donné lieu à la réalisation d'une cinquantaine d'expositions (individuelles et collectives), le plus souvent accompagnées de résidences préalables.

La réflexion aujourd'hui poursuivie par VidéoChroniques, basée sur une démarche prospective, s'appuie sur des éléments de programmation divers par leur nature et leur forme, qui témoignent de la pluralité des propositions formulées par les artistes et de la diversité des supports, médiums et outils dont ils font désormais usage. L'association s'attache plus précisément à mettre en lumière des œuvres exigeantes, rares ou méconnues, qu'elles soient émergentes ou accomplies, dont les qualités échappent aujourd'hui aux repérages des systèmes marchand et institutionnel. Hormis les expositions personnelles et collectives, d'autres propositions, comme des concerts, des performances, ou des séances de projection (vidéos d'artistes, films expérimentaux, documentaires de création,

cinéma underground)... complètent occasionnellement l'éventail des formes mises en œuvre.

Présidé par l'historien d'art Fabien Faure, le conseil d'administration de l'association est constitué de personnalités diverses, aux activités et compétences complémentaires (artiste, programmateur cinéma, juriste, enseignant, chercheur...).

L'association VidéoChroniques bénéficie du soutien de la Ville de Marseille, la Région Sud, le Ministère de la Culture et de la Communication – Direction Régionale des Affaires Culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône

Elle est membre du réseau Provence Art Contemporain.

Pour plus de renseignements

Elsa Roussel

Tél. : 09 60 44 25 58 / 06 22 94 31 53

info@videochroniques.org

Ouvert du mercredi au samedi de 14h à 18h
Entrée libre / Accueil des groupes sur réservation